

La mission tragique du lieutenant-colonel Flatters

par Jean-Jacques Bourrette

Cette relation est l'histoire de deux missions du lieutenant-colonel Flatters, chargé de traverser le Sahara dans le but d'observer le tracé d'une voie ferroviaire entre l'Algérie et le Soudan. Cette première expédition, de février à avril 1880 se heurta à l'hostilité des Touaregs. Il fit demi-tour avant un combat. La seconde mission de décembre 1880 à mars 1881 est anéantie par l'assassinat et la mort atroce, dans le désert, de tous ses membres français et les deux tiers de leurs compagnons algériens, tirailleurs et chameliers, trahis par leurs guides.

La fin du siècle est l'époque de la construction et du développement du chemin de fer, la « nouvelle technique » qui doit soutenir le développement économique et devenir le vecteur d'une communication plus rapide. Le rail est aussi le signe de la suprématie et de l'avance technique de l'homme blanc. Ne dit-on pas « *La France agira au Sahara comme les Anglais en Inde et les Américains chez eux* ». Le récit de cette mission nous rappelle les légèretés et les hésitations de l'administration et du gouvernement de l'époque, dans la conduite des affaires sahariennes. Cette politique timorée, hésitante fut la cause de beaucoup de morts dans la découverte et la prise de possession de ces territoires et se poursuivit beaucoup plus tard.

La conquête de l'Algérie vient de se terminer; la France a progressé militairement vers le sud du pays; le point le plus extrême est Laghouat à 400 km d'Alger. Devrait-on aller plus loin? Le rêve d'une liaison avec le Soudan et le Sénégal naît alors dans les plus hautes sphères en France. Mais les connaissances géographiques de base des itinéraires possibles sont toujours quasi inexistantes.

L'extension progressive de la présence française en Algérie amène de nombreuses personnes à essayer de promouvoir l'idée d'un chemin de fer à travers le Sahara. Cette idée n'est pas uniquement française et des tracés furent imaginés par d'autres: Anglais, Allemands, Italiens. Tout cela à travers le Maroc, l'Algérie et la Libye. Le but était toujours le même, relier l'Europe à l'Afrique noire autrement que par voie maritime. Le chemin de fer est bien connu et les techniques de construction sont bien au point en cette fin de siècle. Il est donc naturel d'imaginer en priorité une voie ferrée,



Hôtel Saharien à Laghouat.

via l'Algérie, sur 2500 km à travers des terres complètement inconnues. Divers projets sont examinés par l'administration. Une commission d'experts est constituée à Paris en 1879 pour étudier les documents existants (très peu) et préciser le programme de reconnaissances et d'études des terrains.

La première question qui se pose: est-il préférable de faire agir des explorateurs isolés ou au contraire, organiser une expédition lourde avec escorte militaire? La seconde est adoptée mais on bute sur le mot « militaire ». Le désir de ne pas aggraver les populations et amener un soulèvement des Touaregs, a conduit Flatters, qui fait partie de la commission, à proposer une mission sans costume militaire, avec une escorte indigène discrète, de manière à enlever « toute apparence agressive à la colonne ». Il faut tenter, « par tous les moyens pacifiques à nous arranger avec les Touaregs ». Flatters dira lui-même: « la caravane que je propose est toute pacifique; elle sera constituée de manière à ne pas faire naître l'idée d'un envahissement à main armée; mais, si elle ne peut attaquer, il est nécessaire qu'elle puisse se défendre à l'occasion. Je ferai tout au monde pour ne pas être attaqué, je ne prendrai simplement que des mesures de sécurité et de défense ». On verra que cette doctrine conduira à la catastrophe! Malgré certaines oppositions qui clament que jusqu'alors toute progression ne s'est faite en Algérie qu'au « son du canon », c'est la solution de Flatters qui est acceptée.

Le 7 novembre 1879, Charles de Freyssinet, ministre des Travaux Publics, charge le lieutenant-colonel Flatters de diriger une exploration ayant pour but la recherche et l'étude d'un tracé de chemin de fer qui devait partir de notre territoire algérien pour aller aboutir dans le Soudan entre le Niger et le Tchad.

Première mission



Paul Flatters.

Elle est commandée par le lieutenant-colonel Paul Flatters. Né à Paris en 1832, sorti de Saint-Cyr en 1853 avec une carrière brillante. Son cursus militaire, ses études historiques et commerciales, sa connaissance de l'arabe, des Arabes et du Sud algérien, le destinent à jouer un grand rôle dans ce projet. Parmi les participants français on compte neuf personnes: Jules Roche (ingénieur des Mines), Masson (capitaine d'Etat Major), Beringer (ingénieur des Travaux de l'Etat), Bernard (capitaine d'artillerie), Brosselard (sous-lieutenant), Le Chatelier (sous-lieutenant), Guiard (médecin major), Cabailot (conducteur des ponts-et-chaussées), Raboutin (chef de section des Travaux de l'Etat). La mission comprend: 300 chameaux, 90 chameliers, 30 hommes d'escorte et 20 cavaliers. Sa durée est estimée à cinq mois. Elle emporte six mois de vivres, cinquante barils d'eau, de l'orge pour les chevaux, cent fusils Gras, quarante revolvers, vingt-cinq mille cartouches, de nombreux instruments scientifiques et en outre des marchandises destinées à l'échange et aux cadeaux: étoffes, articles de Paris, bijoux, armes.



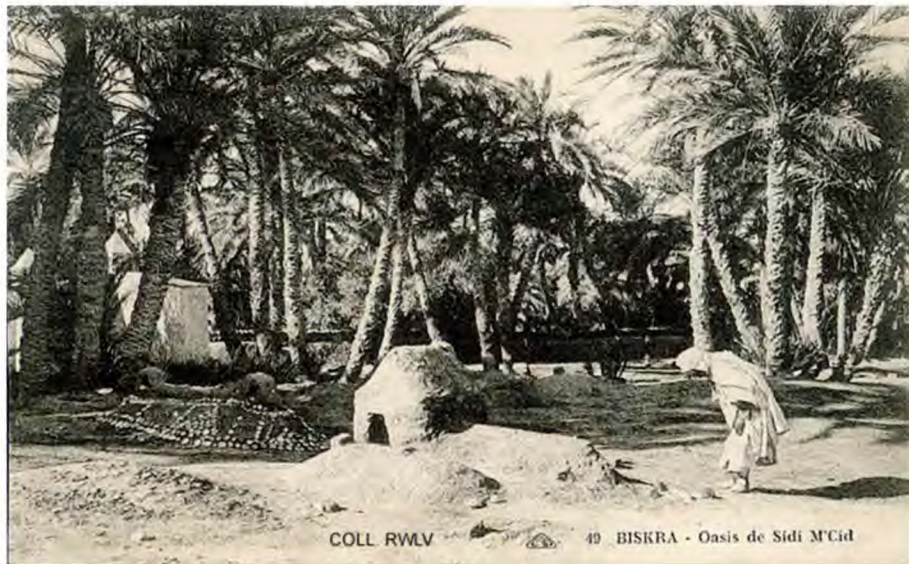
Jules Roche.

Tous les participants sont à Biskra le 1^{er} février 1880. On consacre six jours au chargement et à la mise au point et on quitte l'oasis le 7 février. Touggourt est atteint le 14. La colonne se remet en route le 19 et arrive à Ouargla le 24 où elle entame une sérieuse préparation matérielle et organise le convoi.

A partir de Ouargla, la mission se lance dans l'inconnu; le 5 mars 1880, le départ est donné: la marche se fera ainsi: départ à 6h30 et arrêt 14 heures soit 6 à 7 heures de marche pour couvrir de 25 à 30 km journaliers. On observe les environs, pratique des mesures géographiques et climatiques. Le 16 mars, le puits d'Aïn Taïba est rejoint, on s'y repose deux jours. Le 24, le puits d'El Biod est en vue; on y reste deux jours. Le 28, la mission ayant toujours progressé plein sud, arrive sur le territoire des Touaregs. Aucun ne fut

aperçu. On passe deux jours dans la petite oasis de Temassinine pour se remettre en route cap sud-sud-est. Le mont Khanfoussa est visible dans le sud et on le rejoint le 3 avril.

Après le passage au puits de Tabalbalet, le 5 avril, le silence des Touaregs commence à devenir pesant; ils laissent la mission s'enfoncer sur leur territoire sans se manifester. Le 6, enfin, deux d'entre eux apparaissent; ils



Oasis de Biskra.

prétendent chercher deux méhara qui se sont égarés! Le soir la colonne arrive au puits d'Aïn el-Hadjadj où elle reste jusqu'au 11. C'est alors que s'approchent des groupes de Touaregs en armes de plus en plus nombreux. Leur attitude n'est pas engageante et après une réunion de tous les Français, on se rend compte que la mission ne peut plus avancer sans engagement armé; les vivres s'épuisant, le nombre des ennemis grandissant, les risques de trahison se faisant de plus en plus évidents, on se rend compte qu'une attaque aura lieu sous peu. Flatters décide donc de faire demi-tour et reprend la route du nord le matin du 21 avril. Si les Touaregs avaient livré bataille, ils auraient certainement anéanti la mission.

La route du retour est proche de celle de l'aller endurent les mêmes souffrances, beaucoup plus mal ressenties car, tous les hommes, qui se sont nourris de conserves, et bu des eaux saumâtres et malsaines, sont anémiés et souvent atteints de dysenterie. Enfin, tout est fini avec l'arrivée à Laghouat le 13 mai.

Dès le 18, Flatters prend la route de Paris pour aller y expliquer les raisons de son retour, exposer ses projets et solliciter de nouveaux crédits pour relancer une seconde expédition.

La commission du Transsharien se réunit à nouveau et le moment le plus important est la lecture par Flatters lui-même, d'une note de synthèse sur cette première exploration. Il y présente une vue tronquée de ce qui s'est passé et ne demande, en aucune façon, que la mission suivante soit renforcée au point de vue militaire. Au final, tout le monde se met d'accord: une seconde mission. Mais, avant tout, celle-ci ne sera seulement autorisée à se défendre que si elle est attaquée... ce prince fera sa perte!

Seconde mission

Elle est composée de onze Français: lieutenant-colonel Flatters, chef de mission, Santini ingénieur, Beringer, ingénieur des Travaux de l'Etat, Jules Roche, ingénieur des Mines, Masson, capitaine, Henri de Dianous lieutenant, Guiard docteur, Joseph Pobéguin, maréchal des logis au 3e spahis, Dennery, maréchal des logis, Brame, soldat, Marjolet, soldat, cuisinier, 45 tirailleurs algériens, 23 du 1er régiment et 22 du 3e régiment, 28 chameliers Chambaâ, 5 guides, 1 mokadem, représentant religieux, 5 ou 7 personnes non identifiées avec précision soit au total 95 à 97 personnes.

La mission quitte Ouargla le 4 décembre 1880 et parcourt 100 km. Elle s'arrête au puits d'Inifel le 19 décembre. Flatters écrit: « *l'expédition marche bien; nous sommes en pleine découverte. L'organisation de la caravane est assez forte*



Oasis de Ouargla.

pour avoir sa liberté d'action et son allure, sans paraître une expédition militaire destinée à conquérir le pays... ». Le soir, le camp est organisé militairement avec une sentinelle sur chacun de ses quatre côtés. Mais dans une lettre qu'il adresse à sa femme, le maréchal des logis Joseph Pobéguin écrit le 1^{er} janvier « *Il y a des gens qui voyagent pas loin de nous et dont on a reconnu le passage de chameaux... Il y a pas loin de nous 400 Touaregs qui nous attendent* ». Nous verrons plus loin pourquoi il a une vision prophétique.

En effet, chaque jour, des groupes de Touaregs s'approchent de la caravane pour demander des cadeaux et vendre chameaux et moutons. Cela ne les empêche pas d'espionner. Au puits d'Hassi Messeguem, la mission s'arrête du 2 au 8 janvier. Le 18 ils seront à Amguid, source importante et y resteront plusieurs jours. Chaque jour accordé au repos, Flatters part en reconnaissance. Le 22 janvier, de retour au camp, il y retrouve le messager qu'il



Itinéraire des deux missions.



Maxime Maufra, « Oasis de Biskra », in *L'Algérie du Sud et ses peintres*, de Marion Vidal-Bué.

avait envoyé auprès du chef des Touaregs Hoggar. Sur un papier, ce dernier écrit : « *Je me porte garant de ce qui peut t'arriver tant que tu seras sur mon territoire. Le chemin du Soudan t'est ouvert et tu peux passer ; je t'envoie des guides pour te conduire* ». Le regroupement des membres de la mission et des guides s'opère le 25 janvier ; le 29 un dernier courrier est envoyé à Ouargla. Ce sera le dernier courrier reçu par les autorités. C'est donc à travers le témoignage des survivants que la suite a pu être reconstituée.

La mission suit maintenant la direction sud-ouest les 30 et 31 janvier. Les guides et les quelques Touaregs qui l'accompagnent sont arrivés de leur campement visiblement proche. Ils se montrent très aimables mais aussi

très curieux sur ce que transportent les chameaux, particulièrement des caisses de cartouches de fusils Gras qu'ils croient pleines d'or. Le 2 février la colonne arrive au début d'une immense plaine caillouteuse : le Plateau de l'Amador, bien connu pour ses mines de sel. Les guides hésitent et annoncent qu'ils ne savent plus où ils se trouvent. Ils partent toute la journée en reconnaissance et la marche reprend jusqu'au soir. Il fait chaud, très chaud ; la réverbération est intense, la consommation d'eau importante. Tous souffrent mais il faut avancer. Le 5 février est encore plus terrible : la mission s'étire sur des kilomètres ; il en est encore ainsi le lendemain. Le 4 février, il n'y a rien d'autre à faire que de marcher le plus régulièrement et le plus longtemps possible. Le 5, la journée est encore plus pénible ; le soir il reste juste assez d'eau pour la préparation du repas. Le lendemain, il n'y a plus d'eau et Flatters part en reconnaissance avec les guides. Ils trouvent deux petites gueltas (mares d'eau) et tout le monde se regroupe le soir. Les chameaux dévorent les quelques roseaux qui poussent et les hommes peuvent s'abreuver.

Le 8 février, deux Touaregs Hoggar arrivent et se proposent comme guides. Il y a maintenant pléthore de guides ! Le 9 février, la mission reprend sa route qui serpente entre deux chaînes de montagnes. À l'ouest, il doit s'agir du mont Serkouk. Nouvelle visite de quelques Touaregs, le soir, au camp. Le 10 on arrive au puits de Temassint avec une eau bonne et abondante. La mission poursuit au sud-sud-est jusqu'au jour du drame. Le camp, le soir est établi mais les guides déclarent qu'il existe un puits à 5 km. La recons-

titution du drame n'est pas facile car il n'existe aucune relation rédigée par un observateur neutre et compétent. On ne connaît que les déclarations des survivants qui ont regagné l'Algérie entre mars 1881 et janvier 1882.

La proposition des guides Touaregs ne plait guère à Flatters, qui préférerait camper près du puits. Il se décide finalement et donne instruction d'établir le camp. Il le confie au lieutenant de Dianous et part pour le puits vers 11 heures. Avec le capitaine Masson, il est à cheval tandis que Béringer, Guiard et Roche qui les accompagnent sont sur leurs méhara. Le maréchal des logis Dennery partira plus tard tandis que le lieutenant de Dianous, le maréchal des logis Pobéguin, les soldats Brame et Marjolet, ainsi que l'ingénieur Santini, restent au camp. Cinq guides marchent devant. Suivent des chameaux portant des outres vides encadrés par sept tirailleurs. Ils arrivent au puits qu'il faut dégager des branchages qui l'encombrent. C'est alors que deux coups de feu retentissent ; c'est le signal de la ruée de 300 à 400 Touaregs montés sur leurs chameaux. Il est 14 h 15.

La meute de Touaregs met un quart d'heure pour arriver au puits, heure à laquelle Flatters et ses compagnons subissent l'assaut qui va les anéantir.

Le premier mort est certainement l'ingénieur Roche qui s'était éloigné vers le nord. Armé de son seul revolver, il ne peut rien faire et meurt sans doute immédiatement. Le docteur Guiard qui, lui aussi s'est éloigné à la suite de Roche, périt à son tour. Béringer, assis car il souffre d'un début d'ophtalmie, est tué à son tour par un Touareg qui lui porte un coup d'épée au cou. Flatters et Masson entendent le bruit qui enfle et comprennent qu'ils sont trahis. Chacun n'a, pour se défendre, qu'un revolver à six coups. Ils tirent sur les assaillants. Un Touareg jette sa lance sur Flatters mais le manque. Le colonel tue un autre assaillant qui se ruait sur lui ; il tombe à ses pieds. Mais Flatters reçoit un coup d'épée qui lui tranche l'épaule et plusieurs lances l'atteignent en même temps. Il s'écroule et meurt. Masson, touché au visage et à la poitrine, succombe à son tour. Les Touaregs s'acharnent sur les Français et ne s'occupent pas des autres.

Le maréchal des logis Dennery qui se trouve près du puits lorsque l'attaque se déclenche, tire avec son revolver et gagne une petite colline voisine où il se fait massacrer. Les tirailleurs des différentes escouades arrivent ; ils sont sans cartouche ! C'était un ordre de Flatters qui, en déplacement normal, l'avait interdit pour éviter les tirs inutiles sur le gibier. Cela prouve aussi que Flatters, à ce moment, n'a aucune appréhension sur ce déplacement vers le puits et qu'il a pris deux décisions extrêmement graves : laisser plus de la moitié de la mission stationnée au camp, sans monture ; emmener avec lui la plupart de ses tirailleurs sous-armés et donc incapables de se défendre.

Beaucoup sont tués et certains qui se replient arrivent au camp à 16 heures. L'alerte est donc donnée. Le lieutenant de Dianous rassemble les tirailleurs survivants, vérifie leur armement, fait abattre les tentes et met le camp en

état de défense. Il part vers 16h30 pour une contre-attaque. Une marche rapide lui permet en une heure d'arriver sur les collines qui dominent le puits et d'y apercevoir l'armée touarègue. De Dianous, avec une vingtaine de tirailleurs juge qu'il ne peut rien tenter sous peine d'être massacré lui-même. Il donne l'ordre de repli et la petite troupe regagne le camp alors que la nuit tombe, vers 19 heures.

Les Touaregs quant à eux, ont une vingtaine de morts et rassemblent à quelques distances les cadavres de Flatters et de ses compagnons. Ils ne les enterrent pas. Ils se contentent de les dépouiller et de recouvrir les corps de bois; ils y mettent le feu. Deux tirailleurs prisonniers sont égorgés.

Le lieutenant de Dianous n'a pas osé attaquer; à un contre vingt et malgré la puissance de feu des fusils Gras, il n'aurait pas pu résister dans son camp retranché. On discute longuement de ce qu'il faut faire: repartir à pied vers Ouargla.

Ils sont quatre Français: le lieutenant de Dianous; le maréchal des logis Joseph Pobéguin; les soldats Brame et Marjolet. Avec eux il reste 52 tirailleurs et chameliers. Une colonne de 56 personnes se forme; les armes, l'argent, les vivres et l'eau sont répartis. Chaque homme porte 20 à 30 kg de charge. Le départ est donné à 23 heures. Le cap est au nord-est. La première halte a lieu le 17 février à 10 heures, 40 km ont été parcourus auxquels s'ajouteront 25 km l'après-midi!

18 février: la colonne poursuit sa route au même rythme et le bivouac du soir est établi près d'une petite rivière en eau.

19 février: les quatre chameliers qui avaient disparu le jour du drame sont retrouvés.

20 février: deux nouveaux chameliers arrivent ce qui porte l'effectif de la colonne à 60.

21 février: la marche se poursuit; depuis quatre jours ils ont parcouru environ 200 km. Une grande partie de l'après midi est consacrée au repos.

22 février: les vivres sont presque épuisés et les hommes savent qu'ils ont devant eux l'impitoyable Plateau de l'Amadoror à traverser. On trouve quatre chameaux qui, aussitôt bâtés, allègeront les hommes. Ils avancent sans trêve, mangeant de l'herbe. On se nourrit des quatre chiens sloughi qui suivent la mission depuis son départ.

24 février: deux hommes s'écroulent et meurent.

26 février: la colonne marche toute la nuit alors qu'un homme disparaît.

27 février: arrivée près d'une guelta avec de l'eau, on égorge un chameau que l'on mange.

28 février: des Touaregs apparaissent mais restent à distance. Ils observent les mouvements de la troupe. Un homme de la colonne s'enfuit et les rejoint.

1^{er} mars: marche toute la journée.

2 mars: au puits de Tiski, des onagres (ânes sauvages) s'approchent. Un est

tué et mangé.

3 mars : un deuxième onagre est tué puis mangé.

5 mars : des Touaregs sont visibles ; ils s'approchent et deux vieilles chameaux sont achetées. Un homme de la colonne reste en otage.

6 mars : la colonne se remet en marche suivie par les deux Touaregs ; elle arrive à un camp occupé à l'aller. Tous les débris épars, os, peaux de chameaux sont ramassés, autant de miettes pour couper la faim.

7 mars : la retraite se poursuit. Un chameau est égorgé et mangé à midi. Des Touaregs arrivent de nouveau, ils vendent des dattes.

8 mars : le départ n'est donné qu'à 10 heures mais la fatigue est telle que les pauses s'allongent de plus en plus. Sept Touaregs arrivent à nouveau, ils jurent sur le Coran que leurs intentions sont pacifiques. Cinq hommes de la colonne partent avec eux. On se remet en marche mais une soixantaine de Touaregs suit. Que signifie cette troupe dont le nombre s'accroît de plus en plus et où sont les cinq hommes partis le matin ?

9 mars : la marche reprend le matin toujours plus difficile.

Les Touaregs vendent de nouveau des dattes et chacun se met à en manger sauf les Chambaa qui n'ont pas confiance dans leurs ennemis de toujours. Il se peut qu'un indice ait freiné leur élan : couleur ? odeur ? aspect ?

Le drame va se nouer rapidement. Ceux qui ont mangé des dattes sont pris de vertiges : ils errent comme ivres à travers le camp et parlent de manière incohérente. Les Français avaient fait cuire ces dattes dans de l'eau ce qui a accru l'effet du poison. Le plus grand désordre règne partout ; certains hommes se sauvent ; ils ne reviendront pas. Les dattes ont été empoisonnées par les Touaregs avec une plante de la famille des solanées, la Bettina, poison violent pour les hommes. Un état de surexcitation nerveuse précède une grande prostration avec la bouche en feu, la gorge desséchée ; hallucinations, cécité, surdité et incapacité à se tenir debout.

10 mars : tout le monde se trouve un peu en meilleur état sauf les Français. De Dianous envoie quelques parlementaires vers les Touaregs ; ils sont attaqués, blessés ou tués. La colonne se remet en route vers la source d'Amguid où la mission a séjourné à l'aller. Les Touaregs la précèdent et occupent tous les environs. De Dianous décide que, malgré leur faiblesse, ils livreront bataille. C'est pendant le trajet vers cette source que l'ingénieur Santini, disparaît. Il est mort d'épuisement ou assassiné ? On ne le saura jamais.

Les Touaregs ont pris position sur les hauteurs qui dominent la source. Les tirailleurs ouvrent le feu et repoussent trois assauts des attaquants. Le soldat Brame s'avance seul au devant et tombe frappé d'un coup de lance. Le soldat Marjolet agit de même et meurt. Le lieutenant de Dianous est blessé par une balle ; une seconde l'achève. Ce combat nous coûte quatre morts

dont trois Français et six blessés. La puissance de feu des tirailleurs a fait une trentaine de morts chez les Touaregs et autant de blessés.

Les survivants ne sont plus que 34. Reste le maréchal des logis Pobéguin, seul Français.

Les survivants marchent toute la nuit ; ils savent qu'un point d'eau rencontré à l'aller n'est pas très loin ; mais il est à sec.

11 mars : un tirailleur, blessé le 26 février meurt. Au puits de Djemaat Merghem, on se ravitaille en eau. Un chameau est tué et aussitôt mangé.

12 mars : les hommes épuisés se remettent en marche. Désormais c'est Pobéguin qui commande la retraite.

14 mars : le point d'eau de Tilmas Iraouen est atteint. Un nouveau chameau est égorgé et mangé. Il n'en reste plus que deux.

17 mars : arrivée au point d'eau de Tilmas en Mra. Les vivres sont épuisés. Un cadavre de chameau est découvert. Récupéré et dépecé, il est mangé.

19 mars : l'avant-dernier chameau est tué et mangé.

20 mars : les restes de la petite colonne s'accordent un jour de repos. Un tirailleur s'éloigne. On entend quelques coups de feu et le cadavre est ramené et mangé par les survivants.

24 mars : ils ne sont plus que 24. Ils mangent des insectes et des lézards.

25 mars : seuls quinze hommes se remettent en marche, les neuf autres, trop affaiblis restent au puits. Ils ne peuvent plus avancer. Les premiers parcourent 9 km et s'arrêtent. Dans la nuit, on entend des coups de feu.

26 mars : Pobéguin envoie deux hommes au puits pour essayer de savoir ce qui s'est passé. Ils reviennent et leur rapport est horrible. Deux tirailleurs sont morts de faim. A la suite d'une discussion, un tirailleur en a tué un autre. Les survivants mangent la chair des assassinés. Quelques hommes partent alors pour assouvir leur vengeance ; ils tuent le tirailleur assassin.

27 mars : les survivants se regroupent auprès de Pobéguin ; ils ramènent quelques litres d'eau et de la chair humaine qui est aussitôt mangée par tous y compris par Pobéguin. Au cours d'un aller-retour vers le puits, deux tirailleurs sont tués et mangés.

28 mars : après trois jours d'arrêt, la colonne des ombres se remet en route. Elle retrouve un tirailleur presque mourant ; il est abattu et mangé.

Une terrible tempête de sable se lève alors et assaille les hommes qui n'en peuvent plus. Pobéguin lui-même revient au puits d'Hassi el-Hadjadj. Un tirailleur le tue de plusieurs balles de revolver ; on le dépèce et on le mange. La colonne ne compte plus que 18 hommes.

2 avril : dix hommes encore en état de marche se mettent en route vers le nord. Ils rencontrent un berger qui les conduit chez son maître. Ils ne sont plus que huit. Deux ont disparu pendant la nuit.

4 avril : le maître se rend à Hassi el-Hadjadj où il arrive le 5 avril. Il trouve deux hommes encore en vie. A cinq jours près, il aurait sauvé Pobéguin qui aurait pu lui raconter, avec beaucoup de précisions, cette effroyable retraite. Il trouve les restes de Pobéguin: des os des mains et des pieds, des lunettes, un burnous, un revolver avec encore deux cartouches, deux fusils Gras. Tout est rassemblé et emporté.

7 avril : en rentrant à son campement, le maître trouve 14 méharistes envoyés par Ouargla. Ils ont parcouru 624 km en 7 jours! Un renfort de 300 cavaliers contribue à sauver définitivement les quelques survivants.

La tragédie est terminée.

La France apprend avec stupéfaction ce drame par l'agence Havas. Une querelle s'engage. Etait-il nécessaire d'engager une seconde mission ?

Les seules occasions de se souvenir officiellement des deux missions seront la messe célébrée en l'église de Saint-Sulpice le 26 avril 1881 et les débats à la Chambre des députés en juillet 1881. Puis le silence s'installe.

Un monument en français et en arabe portant tous les noms des participants est érigé à Ouargla (il a été détruit après l'indépendance de l'Algérie).

Une plaque, à la mémoire du capitaine Masson a été apposée à Rambouillet. Un médaillon en souvenir de Jules Roche est placé dans la salle principale de l'hôtel de ville d'Eyguières. Un monument concernant Joseph Pobéguin est érigé à Cléguérec (Morbihan). Le colonel Flatters est honoré à la fois à Paris où il est né, et à Laval où il a fait ses études secondaires. La ville de Paris lui attribue une rue et un monument est élevé dans le parc Montsouris. A Laval, une rue lui est dédiée et une plaque commémorative est apposée dans la salle des fêtes du lycée.



Monument en mémoire de Joseph Pobéguin, membre de la mission Flatters, Cléguérec.